

fois le 4e, et 2 fois le 5e, tandis que l'avant-dernière série ne se trouve jamais au 1er rang, seulement 2 fois au 2e, 6 fois au 4e, et 10 au dernier."

De tels résultats seraient décourageants, si, du travail de M. Fayet on devait nécessairement conclure que l'instruction, loin de réprimer le crime, le propage, et que plus un siècle est riche en lumières, plus aussi sa criminalité augmente. Heureusement il n'en est rien; et, après avoir mis le doigt sur la plaie, M. Fayet nous indique le remède. C'est principalement sous ce rapport que son travail devient utile, et, dans l'intérêt de la science comme dans celui de la morale, les conclusions du savant professeur méritent de fixer l'attention. Ces conclusions, les voici :

"Que conclure de tout cela, dit en terminant M. Fayet? Que l'instruction est une mauvaise chose? Qu'il faut s'opposer à sa propagation? Nullement. Mais puisque, dans l'état actuel des choses, tous les faits concourent à prouver que, toute proportion gardée, il se commet plus de crime là où il y a une plus grande diffusion d'instruction; et que, toute proportion gardée encore, les classes qui ont reçu une plus large part de cette instruction fournissent plus d'accusés devant les assises, que celles qui en ont reçu moins ou qui n'en ont pas reçu du tout; ne sommes-nous pas en droit de conclure que cette instruction n'est pas partout et toujours ce qu'elle doit être; qu'elle ne prépare pas l'homme à la destination qu'il doit remplir plus tard avec assez de soin, sous le rapport moral, religieux et social; qu'elle ne donne pas assez de rectitude à ses principes moraux, assez de profondeur à ses convictions religieuses, assez de fermeté et d'énergie à la direction morale de sa volonté?"

"Ou bien, si les principes et la pratique de la morale sont suffisamment et convenablement établis dans l'intelligence et dans le cœur de l'enfance et de la jeunesse partout où elles fréquentent les écoles, ne sommes-nous pas en droit de réclamer des mesures énergiques de répression, non pas seulement contre les malheureux qui, séduits par les sophismes du libertinage, de l'impie et de l'esprit de révolte, sont tombés dans le crime, mais encore et surtout contre les auteurs et les propagateurs de ces sophismes, qui emploient le talent que la Providence leur a départi, et la liberté que la société leur laisse, à détruire dans l'intelligence du jeune homme les principes moraux et religieux que l'instruction y avait implantés, et à détourner sa volonté de la direction que l'éducation lui avait imprimée? Ainsi en deux mots:"

Fortifier l'enseignement sous le rapport religieux, moral et même politique et social, dans les écoles à tous les degrés, et réprimer sévèrement toute production de la presse, quelle qu'en soit la forme, qui tend à détruire ce que l'enseignement a fondé. Telle est la double conclusion qui nous semble toujours ressortir des faits que nous avons analysés."

ESPAGNE.

Figüères, 26 décembre.—On lit dans une lettre publiée par *l'Impartial*: "M. le général baron de Meer a pris des dispositions énergiques. On ne peut plus à personne de se rendre dans la forteresse révoltée, et l'on empêche l'ennemi de construire des batteries au milieu de la route du château. L'arrivée du baron fait espérer que la situation changera bientôt. Une de ses premières dispositions est de fusiller tout individu qui se trouvera dans la ligne du blocus; les commandans des points avancés sont responsables de l'exécution de cette disposition sous peine de mort. On travaille activement à mettre à couvert de l'artillerie les postes avancés, et l'on pense que l'on fera plus dans deux jours qu'il ne s'est fait en un mois et demi."

"Les insurgés, lit-on d'un autre côté dans une correspondance du *Phare des Pyrénées*, ont redoublé leur feu le 25, sous prétexte que la municipalité n'avait pas répondu à une communication qu'Amettier lui avait faite. Leur nombreuse artillerie, quoique mal servie, cause beaucoup de dommages dans la ville. Il paraît positif que les insurgés du fort San-Fernando mangent des chaussures et du bois et qu'ils n'ont de vivres que pour deux mois. On pense qu'ils tiendront jusqu'à la fin de février, et qu'à cette époque ils chercheront à forcer la ligne de blocus pour se réfugier en France."

Plusieurs correspondances annoncent formellement l'arrivée en Portugal de M. Olozaga. Le 19 décembre, il était à Castell Blanco. Les autorités après avoir consulté le cabinet de Lisbonne, l'avaient reçu avec solennité.

M. D. Salvador Bermudes de Castro, secrétaire du conseil des ministres, vient d'être nommé ambassadeur.

ALLEMAGNE.

—On écrit de Brême, le 8 décembre: Les jeunes gens d'ici qui, vers la fin de l'an passé, sont allés en Chine en sonder le terrain pour étendre le débit des produits de l'industrie allemande, ont donné pour la première fois de leurs nouvelles. Malheureusement elles ne sont rien moins que réjouissantes. On représente la haine des Chinois contre tous les étrangers comme terrible, les spoliations et même les assassinats commis sur des particuliers comme fréquents, sans que ceux-ci, même quand ils sont Anglais, obtiennent une protection en rapport avec le danger. Le défaut croissant de sécurité dans les ports de mer chinois, le penchant à tromper que fait paraître ce peuple et le doute général que la paix dure, ont fait retenu les envois considérables de l'Europe dans le port franc de Singapour, qu'on représente comme encombré de marchandises.

PORTUGAL.

—Les chambres portugaises ont été fermées sans avoir rien fait. L'agitation est toujours la même dans les districts vignicoles. La tranquillité continue, bien que d'Oporto et de Coimbre il ait été envoyé des mémoires à la reine pour l'engager à renvoyer ses ministres.

TURQUIE.

—La Turquie ne semble plus exister que pour créer des déceptions à la diplomatie européenne. On n'a pas oublié que l'exécution barbare d'un Arménien à tout récemment provoqué l'intervention de la France et de l'Angleterre auprès du divan. Cette démarche solennelle semblait avoir produit son effet: Nafiz-Pacha avait été destitué; quelques mutations avaient été ordonnées dans le personnel des hauts fonctionnaires de la Porte; toutes sortes de promesses avaient été faites pour l'avenir, et peut-être déjà l'on se félicitait, des deux côtés du détroit, de ce succès diplomatique.

Mais voilà que tout à coup la même barbarie se renouvelle. Un malheureux chrétien accusé d'avoir eu commerce avec une femme turque, et n'ayant pas voulu se résoudre à abjurer sa foi pour embrasser l'islamisme, a été condamné à mort et exécuté.—On voit quel est le résultat des plus énergiques remontrances et des plus formels engagements, dans un pays tel que la Turquie.

GRÈCE.

—Suivant des lettres d'Athènes du 30 novembre, l'assemblée nationale de Grèce venait de terminer son règlement intérieur. La discussion en a été très-vive. Il a été décidé, par 178 voix contre 43, qu'il sera statué sur les élections et sur les questions des personnes par le scrutin secret, et que le vote public aura lieu dans les autres cas.

Le 30 novembre, M. Notaras a été nommé président de l'assemblée; MM. Metaxas, Maurôcordato, Coletti et Laudo ont été nommés vice-présidents. Dans le serment que cette assemblée a prêté, sous l'invocation de la Sainte-Trinité, la fidélité à la patrie est mise avant la fidélité au roi.

—La *Minerve*, journal publié à Athènes, annonce que, le 13 novembre, le conseil des ministres s'est occupé de la constitution qui doit être faite par l'assemblée nationale. Tous les membres du conseil ont été d'accord sur la division du pouvoir législatif en deux chambres. Les ministres se sont également occupés de la succession au trône, et il a été convenu que les successeurs du roi Othon, quels qu'ils soient, seront enfants de l'église d'Orient. A l'égard de l'éventualité d'une régence, les ministres ont décidé que, si elle a jamais lieu, les membres de la régence devront tous être Grecs.

TUNIS.

—M. le chevalier Peloso, consul-général de Sardaigne à Tunis, n'ayant pas obtenu au Bardo satisfaction, après avoir protesté contre la suppression immédiate de l'exportation des grains, suppression qui, d'après les traités, ne peut avoir lieu que deux mois après avis donné aux agents commerciaux résidant dans la régence, a quitté Tunis et s'est embarqué avec sa famille, le 27 novembre, à bord d'un bâtiment à vapeur. Il se rend à Turin par Livourne.

—Une nouvelle complication vient, dit-on, de surgir à Tunis, entre le bey et le comte-amiral autrichien Bandiera. Celui-ci s'est présenté porteur d'un firman de la Porte, par lequel des concessions étaient accordées, dans la régence, au commerce d'Autriche, mais le bey a refusé d'obtempérer à cette invitation, alléguant que l'Autriche n'avait jamais voulu reconnaître son gouvernement.

SICILE.

—Voici encore, d'après une lettre de Palerme, quelques nouvelles particulières sur la terrible éruption de l'Etna:

La lave a pris pour lit la grande route de Palerme à Messine, et on craint qu'elle ne tombe dans le torrent de Simeto qui est tout proche de la route d'Aderno à Leon Forte, et qui se jette dans le Golfe de Catane où elle pourrait amener de grands accidens; la route de Palerme à Catane est occupée par la lave.

Une atmosphère de cendres s'est répandue dans tous les cantons de l'Etna; le soleil en est obscurci, et de Catane, où cette pluie de cendres a fait beaucoup de tort aux blanchisseurs et aux teinturiers, on distingue difficilement la lueur des rivières de laves enflammées. Les éclats de mugissements souterrains du volcan se font entendre jusqu'à Catane, et le sol éprouve une espèce de frémissement qui fait appréhender des secousses de tremblement de terre. Un fait assez remarquable a eu lieu à Catane. La veille de l'éruption, il y a eu dans cette ville une petite pluie très fine à la suite de laquelle on a remarqué que la soie des parapluies avait changée de couleur et que plusieurs avaient été brûlés. Un pharmacien, professeur de chimie, s'est empressé d'analyser cette eau de pluie et il a constaté qu'elle contenait une quantité considérable d'acide muriatique. Ce phénomène a paru nouveau aux érudits de Catane et digne d'être signalé.

Voici quelle a été la marche de l'éruption. C'est vers deux heures et demie, dans la région déserte du Mont-Rosso, qu'elle a commencé le 17; alors une fumée chargée de sables s'élevait en globes immenses, et des blocs lancés avec force accusaient une grande activité des forces souterraines. Un frémissement continu se faisait sentir sur tous les points de la montagne. La lave ne tarda pas à s'élever par la crevasse qu'elle s'était ouverte, elle descendit rapidement en quelques heures jusqu'à la région boisée, et se divisa en trois bras. Dans la journée, la fumée augmenta d'une manière prodigieuse et l'excessive quantité de vapeurs dont elle était chargée la faisait ressembler à de gigantesques amas de neiges. Elle s'amoncèlait au-dessus de l'Etna et le couvrait entièrement. Le sable qui s'en échappait, chassé par le vent sur la partie orientale de la montagne, fit extrêmement souffrir les herbes et les plantes délicates. On remarqua une forte odeur de souffre jusqu'à la région *pède montana*. Le 20, le ruisseau de laves qui avait menacé Bronte, semblait se porter vers le midi, sur les anciennes laves